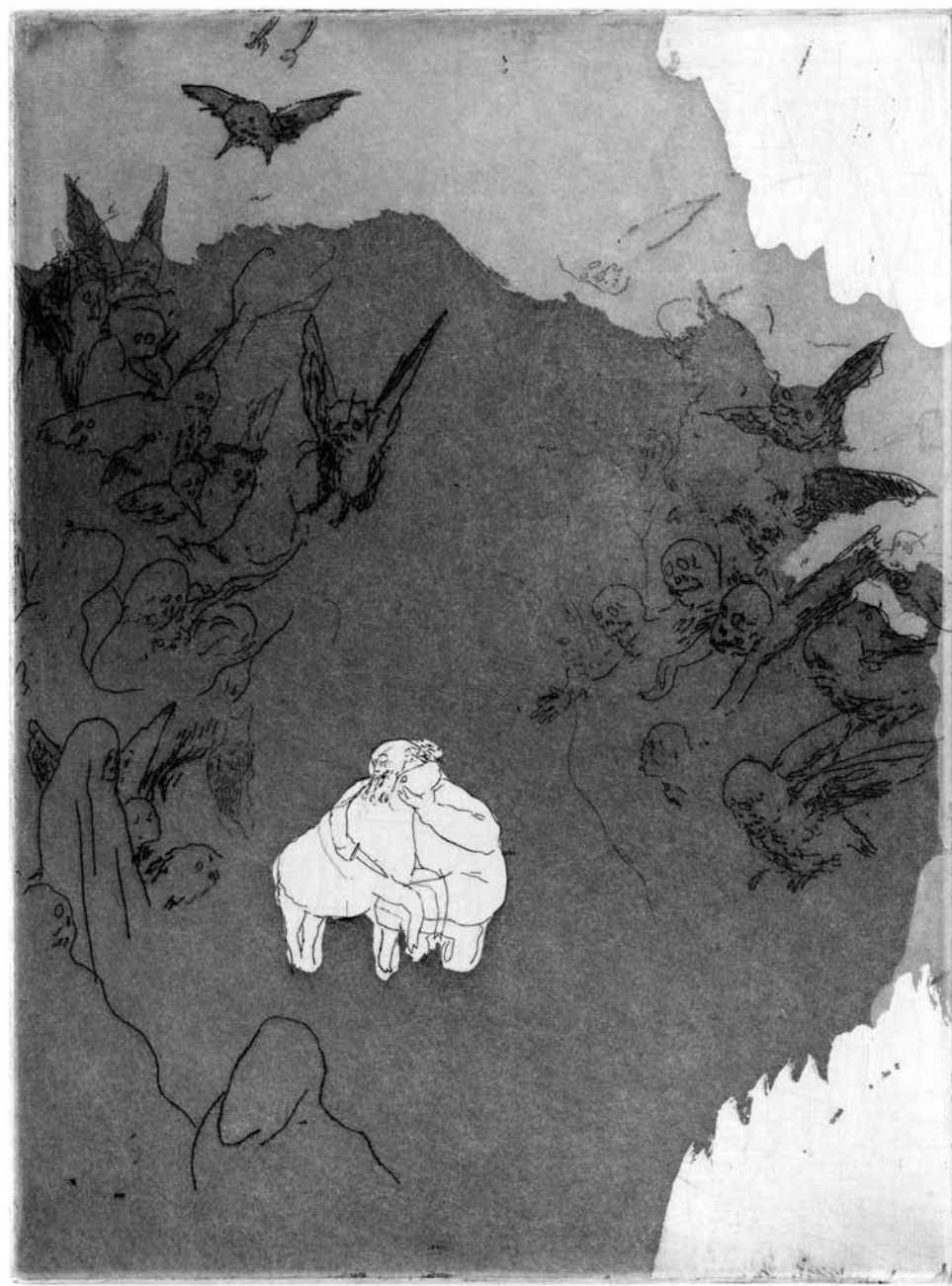
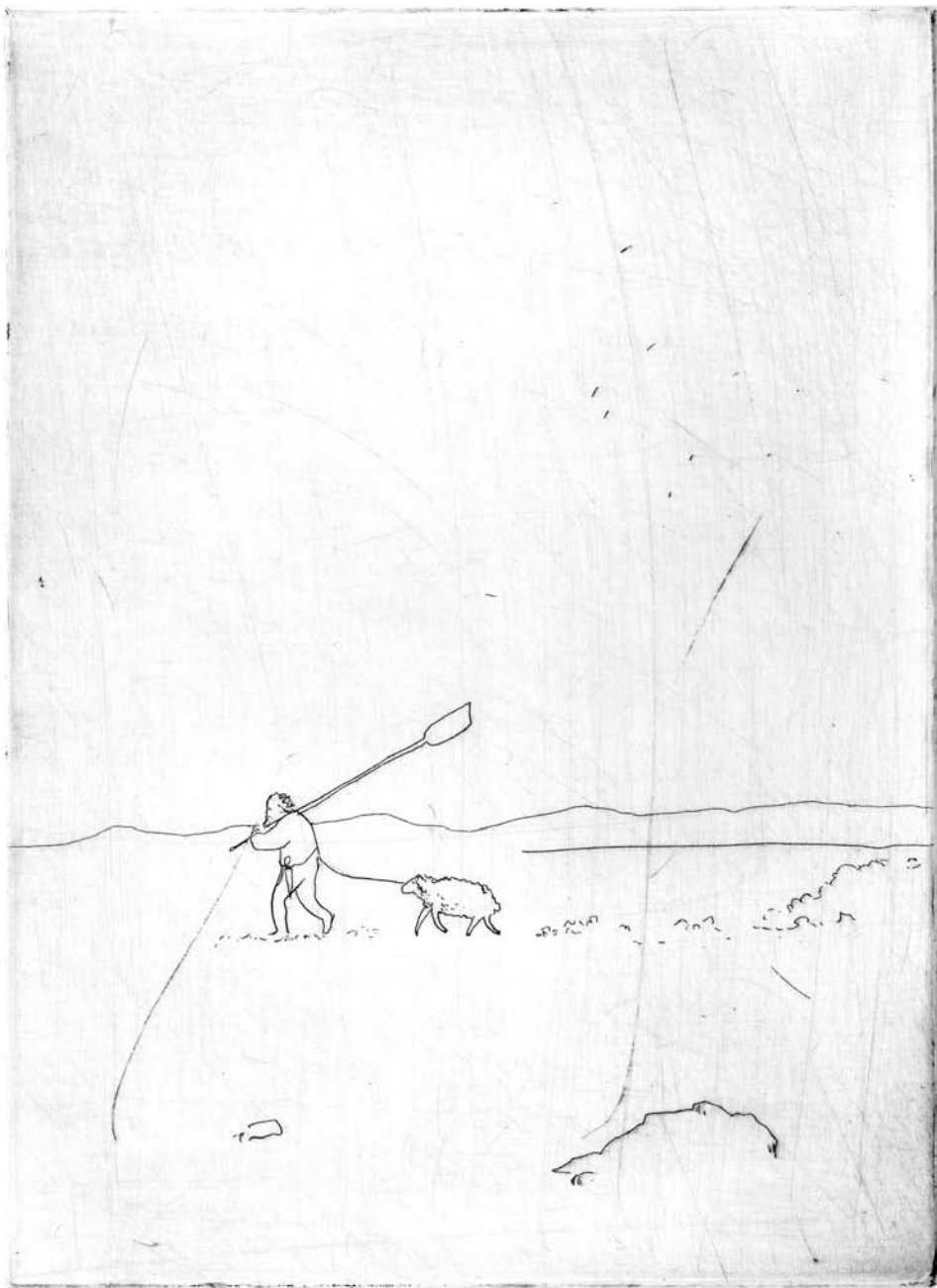


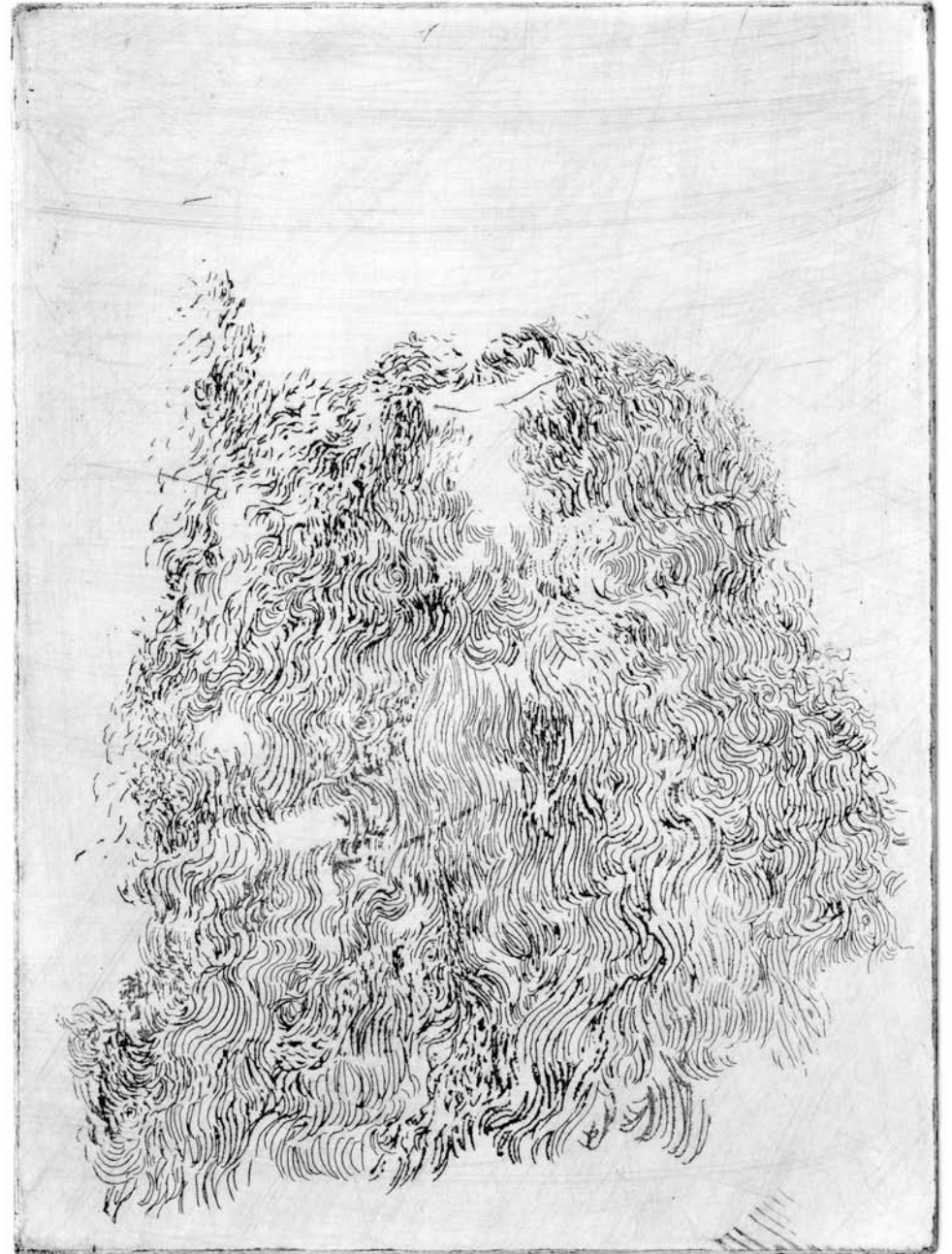
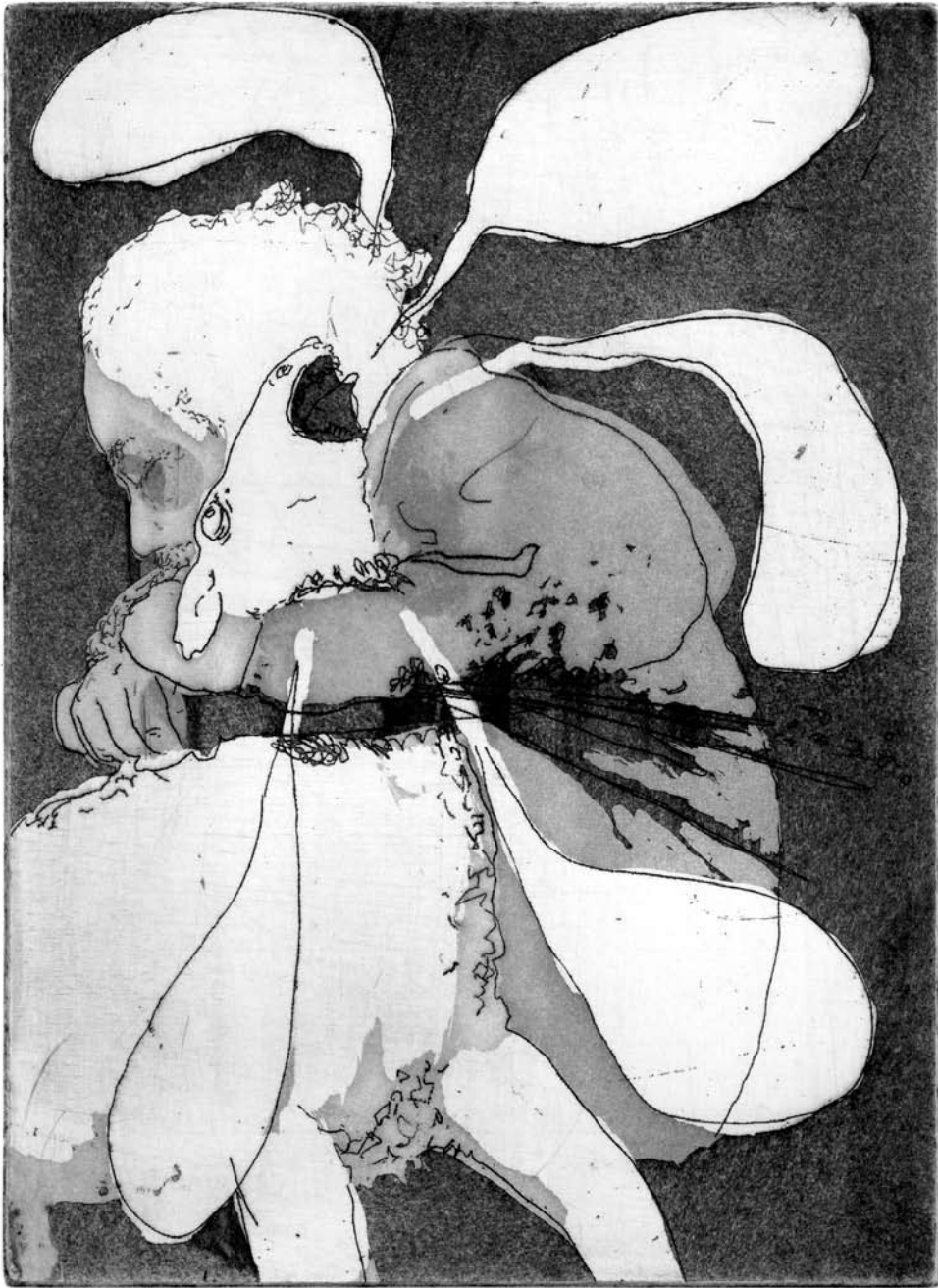
QUATRIÈME CHANT HADÈS

*«Tu veux donc, malheureux, surpasser
tes exploits! mais comment oses-tu descendre
dans l'Hadès, au séjour des défunts,
fantômes insensibles des humains épuisés?»*

ACHILLE

UN AN DURANT ULYSSE ET SES COMPAGNONS JOUIRONT DE LA DÉLICIEUSE HOSPITALITÉ DE CIRCÉ ✕ LE PRINTEMPS REVENU, ET AVEC LUI LA BELLE NAVIGATION, L'ÉQUIPAGE PREND CONGÉ DE LA DÉESSE ✕ MAIS LE CHEMIN DU RETOUR LEUR RÉSERVE ENCORE BIEN DES ÉPREUVES ✕ CIRCÉ CONNAÎT TOUS LES DANGERS QU'ILS DEVRONT, COMME DES ÉTAPES INÉVITABLES, TRAVERSER ✕ LA PREMIÈRE, ET LA PLUS TERRIBLE, SERA LE PASSAGE DANS L'HADÈS, LE ROYAUME DES MORTS ✕ AUCUN HOMME VIVANT N'A SÉJOURNÉ CHEZ HADÈS, CE LIEU QUE JAMAIS N'ONT PÉNÉTRÉ LES RAYONS DU SOLEIL, SOLEIL GÉNÉRATEUR DU VIF ET DE L'ANIMÉ ✕ CAR LES MORTS SONT DES OMBRES SANS CONSISTANCE PSYCHIQUE, ILS SONT ENCORE CORPS MAIS VIDÉS DE NERFS, PRIVÉS DE TOUTE VOLONTÉ, ILS ERRENT TELS DES TÊTES SANS FORCE ✕ C'EST LE THUMOS, ARDEUR ET SOUFFLE DE VIE, QUI LES ABANDONNE AU MOMENT OÙ SURVIENT LA MORT, AINSI NE SONT-ILS QUE PASSIVITÉ OU MORBIDITÉ ABSOLUE ET ATTENDENT-ILS QU'ON LES APPELLE ✕ ULYSSE DOIT SE RENDRE CHEZ HADÈS POUR QUESTIONNER «L'OMBRE DU DEVIN TIRÉSIAS DE THÈBES, L'AVEUGLE QUI N'A RIEN PERDU DE SA SAGESSE, CAR, JUSQUE DANS LA MORT, PERSÉPHONE A VOULU QUE SEUL, IL CONSERVÂT LE SENS ET LA RAISON» ✕ (X,491-495) CIRCÉ CONSEILLE : «QUAND TA PRIÈRE AURA INVOQUÉ LES DÉFUNTS, FAIS À CE NOBLE PEUPLE L'OFFRANDE D'UN AGNEAU ET D'UNE BREBIS NOIRE, EN TOURNANT VERS L'ÉRÈBE LA TÊTE DES VICTIMES; MAIS DÉTOURNE LES YEUX ET NE REGARDE, TOI, QUE LES COURANTS DU FLEUVE ✕ LES OMBRES DES DÉFUNTS QUI DORMENT DANS LA MORT VONT ACCOURIR EN FOULE ✕ ACTIVE TES GENS: QU'ILS ÉCORCHENT LES BÊTES, DONT L'AIRAIN SANS PITIÉ VIENT DE TRANCHER LA GORGE; QU'ILS FASSENT L'HOLocauste EN ADJURANT LES DIEUX, HADÈS LE FORT ET LA TERRIBLE PERSÉPHONE; QUANT À TOI, RESTE ASSIS; MAIS, AU LONG DE TA CUISSE, TIRE TON GLAIVE À POINTE, POUR INTERDIRE AUX MORTS, À CES TÊTES SANS FORCE, LES APPROCHES DU SANG, TANT QUE TIRÉSIAS N'AURA PAS RÉPONDU.» (X.525-537) AYANT EXÉCUTÉ LE SACRIFICE, ULYSSE VOIT S'APPROCHER L'ÂME DE SA MÈRE ANTICLEA À QUI IL REFUSE L'ACCÈS AUX BÊTES IMMOLÉES: ELLE QUI, SILENCIEUSE, «N'OSE INTERROGER NI MÊME REGARDER DANS LES YEUX SON ENFANT» (XI, 141-143) ✕ CE N'EST QU'UNE FOIS TIRÉSIAS INTERROGÉ QU'IL LA LAISSE BOIRE LE SANG ET QU'ELLE, SA PROPRE MÈRE, EN RETOUR LE RECONNAÎT ✕ LE FILS VOULANT ALORS CONNAÎTRE LA RAISON DE SA MORT, ELLE LUI RÉPOND : «C'EST LE SOUCI DE TOI, C'EST Ô MON NOBLE ULYSSE! C'EST TA TENDRESSE MÊME QUI M'ARRACHA LA VIE À LA DOUCEUR DE MIEL ✕ ELLE DISAIT ET MOI, À FORCE D'Y PENSER, JE N'AVAIS QU'UN DÉSIR, SERRER ENTRE MES BRAS L'OMBRE DE FEU MA MÈRE.. ✕ TROIS FOIS, JE M'ÉLANÇAIS; TOUT MON CŒUR LA VOULAIT ✕ TROIS FOIS, ENTRE MES MAINS, CE NE FUT PLUS QU'UNE OMBRE OU QU'UN SONGE ENVOLÉ ✕ L'ANGOISSE ME POIGNAIT PLUS AVANT DANS LE CŒUR.» (XI 202-208)





Pour Adorno et Horkheimer, le séjour d'Ulysse chez Hadès comporte le motif le plus anti-mythologique de l'*Odyssee* en ce qu'il représente la *suppression de la mort*. Un homme encore vivant qui pénètre le royaume des morts enfrent effectivement l'Hybris en son lieu et dans sa fonction les plus fondamentales, au niveau du sens même que font les morts, et la mort, pour les vivants. Avec l'abolition de la limite qui séparait les deux mondes, c'est la fin de tout un ordre social et symbolique qui se consomme. Ainsi le savoir qu'Ulysse vient chercher dans l'Hadès en convoquant les ombres autour du sang sacrificiel sert à sa propre survie en des temps nouveaux. Il a besoin de cette connaissance étrangère à ses origines archaïques et épiques. Mais même en affrontant toutes les démesures, il prend grand soin de respecter certaines règles dont la plus fondamentale chez Hadès consiste à ne jamais regarder la masse des morts ; «détourne les yeux et ne regarde, toi, que les courants du fleuve» : autrement dit, tourne ton regard vers la vie, ce long fleuve tranquille, et surtout ne fixe jamais la mort dans les yeux puisque de sa vision nul ne revient jamais à sa vie. Voilà pourquoi Ulysse quittera aussi précipitamment les lieux noirs, car «voici qu'avec des cris d'enfer, s'assemblaient les tribus innombrables des morts. Je me sentis verdier de crainte à la pensée que, du fond de l'Hadès, la noble Perséphone pourrait nous envoyer la tête de Gorgô, de ce monstre terrible ...» (XI 631-636) Gorgô symbolise la mort absolue qui n'est pas, pour un Grec, la mort biologique d'une singularité, mais sa propulsion dans l'oubli sans nom

26. C'est l'abomination que réalisa Auschwitz : condamner des hommes encore vivants à faire l'expérience d'être déjà, et absolument, morts en soi et pour autrui. Mais la mort dont il s'agit ici nous propulse hors des paradigmes existentiels, elle est un impensable. Voilà pourquoi il faut insister sur la distinction essentielle entre la mort *simple*, l'arrêt d'un état vivant et sa mutation en celui d'un défunt, et celle, hybridique et monstrueuse que signifie Gorgô. La première perpétue du sens, elle se maintient elle-même et ce qui fut dans une continuité signifiante et symbolique entre la vie et la mort tandis que la deuxième est une conséquence, celle de l'insignifiance de la vie en elle-même, et donc, indistinctement, des vivants et des morts. Voilà ce qu'il faut donc comprendre par la suppression de la mort et des portes de l'enfer, qui pour le Grec correspondrait à l'élimination de la figure de Gorgô et avec elle, de la limitation qu'elle représente ; l'abolition des limites entre la vie et la mort libère la mort de sa sphère propre en la laissant s'infiltrer partout comme la fondation d'un autre ordre symbolique, celui qui s'organise autour du néant.

27. Il serait opportun de se souvenir ici que Tirésias, ayant expérimenté la condition des deux sexes, possède la connaissance des deux genres. Son savoir de l'Homme est donc total et complet, mais recèle aussi de l'inquiétant et du hors norme en ce qu'il défie les limites propres aux deux états existentiels et physiques distinctifs. Frappé de cécité par Héra (femme de Zeus de qui il prit le parti pendant une de leurs nombreuses disputes) nous pourrions dire qu'avec la vue il a aussi perdu le sens de la délimitation, de l'ordre et de la perspective.

ni renommée. Regarder Gorgô revient à faire l'expérience de sa propre annihilation en prenant conscience de celle des autres (pour soi), c'est-à-dire à faire l'expérience du dysfonctionnement total du sens de la vie tout en étant un être encore vivant²⁶. Le monstre symbolise la mort pénétrant le cœur du vivant, le *morbide mordant le vif*. Alors pour l'éviter, lui et sa masse innommable, Ulysse n'offre le sang qu'à ses proches ou à ces héros dont on chante encore la gloire, eux qui en retour lui livrent leurs connaissances. Traversant les enfers sans la laisser s'approcher, il défie la mort jusqu'en ses lieux et réussit à la supprimer en recyclant son expérience en «un savoir utile à sa vie.» (DdR, p.88)²⁷

Parmi ces ombres rencontrées il y a celle d'Achille. À Ulysse s'inclinant devant sa gloire immortelle il répond ; «Oh! ne me farde pas la mort, mon noble Ulysse !... J'aimerais mieux, valet de bœuf, vivre en service chez un pauvre fermier, qui n'aurait pas grand-chère, que de régner sur ces morts, sur tout ce peuple éteint.» (XI488-492) Cet Achille-là est la figure exactement opposée du héros iliadique qui paye sa renommée et sa gloire immortelle d'une vie courte. Et c'est précisément parce qu'il réalise une destinée personnelle, l'achèvement de son *caractère*, que le souvenir de ses actions marque la mémoire collective. Il faut alors que se soit écroulé, entre l'Achille de l'Iliade et celui de l'*Odyssee*, tout un système de valeurs et de normes sociales pour que le sens de la vie et de la mort trouve ici une nouvelle consistance. Ou, pour l'exprimer plus justement, pour que les morts aient perdu leur fonction sociale de commémo-

ration et de « modèle » pour l'action des vivants. Ce que lui dit Achille, c'est que la vie ne fait sens qu'en elle-même et pour elle-même, qu'au-delà d'elle, tout s'éteint. En d'autres mots, qu'une fois mort, l'homme n'a plus aucune valeur. Toutes ces histoires qui chantent les héros sont alors réduites à néant par un système où la valeur des hommes ne dépend plus de leurs hauts faits et gestes déposés dans le regard des autres, mais de leur faculté d'adaptation à l'ici bas quotidien. La singularité héroïque telle qu'Achille l'incarne dans l'Iliade trouve dans l'*Odyssée* sa fin et son renversement : Ulysse est l'antithèse d'Achille, il est celui qui choisit la longue vie et qui, pour la conserver, trompe le monde en changeant continuellement d'identité. Ainsi les espoirs proférés par la gloire de même que la régularisation sensée de la vie et de la mort qu'assurait sa fonction commémorative des caractères humains, deviennent, pour la nouvelle morale sociale, mensongère ; il n'y a que la vie terrestre de vraie, et qu'il faut s'efforcer de prolonger le plus longtemps possible puisqu'elle est le seul bien de l'homme. Ici, disent Adorno et Horkheimer, le chant épique mute en contes et légendes : « Quand l'histoire est connue, je n'ai jamais aimé en faire un nouveau conte. » (Od. XII, 452)

La destruction des origines sociales et culturelles d'Ulysse coïncide avec celle de son origine symbolique et biologique. La dureté dont Ulysse fait preuve vis-à-vis de l'ombre et du souvenir de sa mère exprime une raison consolidée contre l'objet double de sa mélancolie : le mythe et le rapport plein, charnellement autant que spirituellement, à la mère. Ici, les

deux dimensions, symbolique et biologique, se réunissent sous la figure de la mère-matrice. Pour Adorno et Horkheimer, les images mythiques invoquent une expérience plus « immédiate »²⁸ des hommes au monde, ou, disons le plus justement, une expérience non encore complètement médiatisée par la raison instrumentale et son impératif de domination de la nature. Ils la conçoivent comme alimentée d'une jouissance non calculée, d'un plaisir pris pour lui-même générateur d'un savoir et d'une potence de la vie en soi. Et cela vaut pour les deux plans de réalité de ce double objet : celui, symbolique-psychologique, du rapport à la mère et celui, biologique-physique, du rapport à la nature. Dans cette logique, la mère-matrice représente donc la figure absolument parfaite et complète de l'intermédiation de ces deux dimensions, elle est à la fois du social et du naturel. Ainsi la suppression de la mort porte aussi, en creux et comme sa condition, celle de la vie, puisque avec l'abolition du mythe et l'exécution de la connaissance qu'il dispense, c'est aussi le pouvoir et l'appel à la plénitude qu'incarne la mère (la nature) nourricière qui sont annulés. La consolidation du moi dans sa virilité psychique implique un processus de désubstantialisation des sens et des affects, justifiée par l'impératif social d'une non-régression, c'est-à-dire la dématérialisation progressive du moi en extraction de ses conditions concrètes d'existence. Cette dé-potentialisation des images mythiques et de l'expérience de la terre et de la mère qui l'accompagne correspond aussi à la chute du monde archaïque et à l'instauration de l'ordre nouveau. De

28. Elle est aussi plus concrète dans la mesure où le terme ne s'oppose pas au spirituel. Il faut alors ressaisir ici l'idée qu'il y a toujours une abstraction en travail dans toute forme de langage, mais que cette abstraction sera de différente qualité et portera vers diverses conséquences selon ce qui la motive ou la conditionne. Ainsi l'immédiateté à laquelle font appel Adorno et Horkheimer ne doit pas être confondue avec une langue présumée originelle qui serait plus près d'une vérité naturelle. Elle aussi implique un travail de l'esprit, mais un esprit engagé sur d'autres voies d'accès au monde que celles qu'empruntera la raison éclairée.

la même manière que la valeur d'un homme dépend désormais de la quantité de vie brute, d'énergie simple, dont il fait offrande à sa totalité sociale, la nature, incarnée par une mère réduite à sa fonction biologique et à un danger de régression, devient pure matière d'exploitation. Autrement dit, une fois dé-potentialisé, l'objet double, mère-matrice, se trouve réinvesti, médiatisé, d'un nouveau contenu social qui est aussi celui du savoir qu'il livre au moi : celui d'une expérience que le sujet doit nier s'il veut exister.

Mais la violence dont use Ulysse pour se libérer du mythe est elle-même mythique : elle réagit à la même terreur qui alimentait la croyance aux esprits surnaturels et qui, sous l'ordre nouveau, maudit la tentation de la nature. Ici aussi agissent la mimesis mortifère et son protocole sacrificiel. Or c'est pourtant parce que la destruction de l'enfer vise justement celle de la répétition du cycle de la violence et de la peur que le séjour chez Hadès manifeste l'espérance. C'est elle, l'espérance, qui induit une différence qualitative entre les tendances instrumentales, calculatrices, de la raison et son objectif, éclairé, d'émancipation effective des hommes. En ce sens, l'abolition des images mythiques représente un moment d'autonomisation et de bonne indépendance du sujet vis-à-vis de la matrice, un sujet qui prendrait sur soi le projet de son propre bonheur.

«Lorsque la subjectivité aura reconnu l'inanité des images, elle deviendra maîtresse d'elle-même et participera à l'espoir que ces images promettent en vain. La terre promise d'Ulysse n'est pas le royaume archaïque des images. (...) Le royaume

des morts où se réunissent les mythes privés de leur pouvoir est le point le plus éloigné de la terre natale et ne communie que avec elle que dans la distance maximale.» (DdR, p.88)

«La nostalgie (*Heimweh*) est à l'origine des aventures à travers lesquelles la subjectivité, dont l'*Odyssée* narre l'histoire primitive, se soustrait au monde préhistorique. Le paradoxe le plus profond de l'épopée réside dans le fait que la notion de «patrie» s'oppose à celle du mythe, – que les fascistes voudraient faire passer pour une «patrie». (...) La définition de Novalis selon laquelle toute philosophie est une nostalgie, ne reste juste que si cette nostalgie ne se perd pas dans les phantasmes d'une antiquité perdue, mais représente la patrie, la nature elle-même comme quelque chose qui a été arraché au mythe. L'idée de «patrie» implique celle d'une fuite. C'est pourquoi lorsqu'on reprocha aux légendes homériques «de s'éloigner de la terre», on déterminait ce qui garantissait leur vérité. «Elles se tournent vers l'humanité» (Hölderlin). (DdR, p.90)

Il ne fait aucun doute, pour Adorno et Horkheimer, que l'émancipation des hommes est consubstantielle à celle de la nature. Mais pour que la nature devienne cette patrie, la conscience doit la libérer et, pour se faire, se libérer elle-même de l'effroi qui la persécute. Ce n'est qu'une fois désaffectée de cette peur qu'elle sera en mesure de la reconnaître comme son inévitable lieu d'existence, lieu à la fois symbolique et sensible, et se réconcilier avec l'origine propre de l'homme ; l'intermédiation de ses modes spirituels et de ses conditions matérielles.